07C768R3

RAYROUX - Essai sur l'apologétique d'origène ...

The University of Chicago
Library

ESSAI

SUR

L'APOLOGÉTIQUE D'ORIGÈNE

D'APRÈS LE TRAITÉ « *ΚΑΤΑ ΚΕΛΣΟΥ* »

PAR

PAUL RAYROUX.

MONTAUBAN,
IMPRIMERIE COOPÉRATIVE, RUE BESSIÈRES, 25. — J. VIDALLET.

1872.

ESSAI

SUR

L'APOLOGÉTIQUE D'ORIGÈNE

D'APRÈS LE TRAITÉ « *ΚΑΤΑ ΚΕΛΣΟΥ.* »

THÈSE

PUBLIQUEMENT SOUTENUE

DEVANT LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE MONTAUBAN,

En Juillet 1872,

Par Paul-Alfred RAYROUX, de Paris,

BACHELIER ÈS-LETTRES,

Aspirant au grade de bachelier en théologie.

MONTAUBAN,

IMPRIMERIE COOPÉRATIVE, RUE BESSIÈRES, 28. — J. VIDALLET.

1872.

BR65
.O7C768R3

A LA MÉMOIRE DE MON FRÈRE ÉMILE.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARIES
CHICAGO, ILL.

Coulton

1679320

A MON PÈRE, A MA MÈRE.

A MES FRÈRES.

A MES AMIS.

P. R.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. UNIVERSITÉ DE FRANCE.

Académie de Toulouse.

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE MONTAUBAN.

PROFESSEURS :

MM.

SARDINOUX ✻, Doyen,	*Exégèse et critique du N.-T.*
NICOLAS ✻,	*Philosophie.*
PÉDÉZERT,	*Littérature grecque et latine.*
BOIS,	*Hébreu et critique de l'A.-T.*
MONOD,	*Dogmatique.*
BONIFAS,	*Histoire ecclésiastique.*
N.,	*Morale et éloquence sacrée.*

EXAMINATEURS :

MM. MONOD, *Président de la soutenance.*
SARDINOUX ✻.
BOIS.
NICOLAS ✻,

La Faculté ne prétend approuver ni désapprouver les opinions particulières du Candidat.

ESSAI

SUR

L'APOLOGÉTIQUE D'ORIGÈNE

D'APRÈS LE TRAITÉ « *ΚΑΤΑ ΚΕΛΣΟΥ.* »

INTRODUCTION.

Dès son apparition dans le monde la religion chrétienne se trouva entourée d'ennemis. La première, en effet, elle prétendit être la religion universelle et absolue au milieu de tant d'autres qui se toléraient et qui trouvaient même un domicile commun dans les Panthéons d'alors, à Rome et à Athènes ; la première, elle attaqua par ses principes et sa doctrine les religions de tous les peuples chez qui elle s'implanta, et les ébranla de telle façon qu'un cri général d'alarme retentit contre elle de toutes parts.

Il s'agissait de se prémunir contre ses envahissements et ses progrès. Grâce à son obscurité et à ses origines d'apparence faible et misérable, on se contenta d'abord de la combattre par des railleries et des calomnies, et de l'étouffer dans le sang. Tacite, Suétone, Pline le Jeune dédaignent de s'en occuper. Tacite appelle bien les

chrétiens les ennemis du genre humain ; Suétone se contente de faire à leur endroit quelques allusions méchantes sans daigner les nommer ; Pline le Jeune les envoie au bûcher sans les entendre (1).

Entravé par la persécution en Occident, le christianisme se développa plus librement en Orient où la religion n'était pas, comme à Rome, liée aussi étroitement à la politique. Aussi, au premier abord, l'accueillit-on favorablement à cause de sa nouveauté; mais lorsqu'on connut ce que voulait cette nouvelle doctrine, on la railla et la persécuta.

Des calomnies de toutes sortes étaient répandues contre les chrétiens, et c'était sur elles qu'on fondait la persécution. C'est alors que s'élevèrent quelques apologies, simples plaidoyers, d'abord timides, puis de plus en plus fermes, que les chrétiens envoyèrent aux empereurs. Partout où leurs ennemis les laissaient parler, ils se défendirent, et, peu à peu, en apprenant à les mieux connaître, on les redouta aussi davantage.

Aux attaques vulgaires et injurieuses de la foule succédèrent alors celles des hommes lettrés et des philosophes. Quelques attaques particulières et calomnieuses tombèrent dès la fin du 1er siècle, et l'on sentit qu'il fallait plus que ces accusations gratuites, plus que les bûchers et les bêtes des cirques pour arrêter le prosélytisme chrétien et ramener au paganisme les âmes déjà chrétiennes.

Mais l'œuvre était difficile : la foi aux dieux n'existait plus ; on se moquait facilement de ces divinités de l'Olympe qui avaient les mêmes faiblesses et les mêmes

(1) Epist. XCVII, lib. X.

vices que les hommes, et l'on sentait, dans ces temps de décadence et de démoralisation, que l'on n'était pas plus capable de les adorer que de mourir pour elles.

Cette œuvre cependant fut entreprise par quelques philosophes. Il est curieux de voir au souffle envahissant du christianisme le paganisme refleurir et la foi aux anciennes croyances, sur le point de s'atrophier et de s'éteindre, se rallumer et prendre vie de nouveau. Néanmoins, cette foi toute artificielle n'engendrera qu'une vie artificielle, et, sous l'influence victorieuse du christianisme, le paganisme perdra chaque jour du terrain jusqu'au jour où il ne trouvera de place que dans l'histoire.

Au deuxième siècle cependant, c'est encore pour le paganisme l'heure de l'attaque ; plus tard sonnera pour lui celle de la défense. Parmi les attaques des philosophes contre les chrétiens, la plus complète, la plus fine, la plus redoutable fut celle du philosophe Celse : c'était, pour ainsi dire, le premier mot de la polémique antichrétienne. Il dut effrayer en effet, puisque personne parmi les chrétiens n'osa le réfuter durant presque tout un siècle. Origène lui-même, dans sa préface, fait entrevoir jusqu'à un certain point et la force de l'attaque, et les craintes qu'il éprouve de se mesurer avec un tel adversaire.

Cet écrit de Celse, intitulé *ὁ λόγος ἀληθής*, doit dater du règne de Marc-Aurèle. Il parle (1) en effet des marcionites qui apparurent en 142 et d'une femme Marcellina qui fit mourir bien des chrétiens en 160. Il ne peut donc lui être antérieur. Il ne peut pas non plus

(1) *Contra Cels.*, lib. V, 62.

lui être postérieur, l'étrange confusion du gnosticisme et du christianisme témoignant qu'à cette époque on n'avait pas encore conscience des différences énormes qui les séparaient l'un de l'autre, ce qui ne put s'ignorer plus tard, après les écrits d'Irénée et de Tertullien, qui parurent dans les dernières années du second siècle.

Nous ne connaissons ce traité de Celse que par la réfutation qu'en a faite Origène. Il doit ainsi son immortalité au christianisme qu'il combattit avec acharnement et avec haine. Tous les arguments, toutes les calomnies et les injures des juifs et des païens contre la religion nouvelle s'y trouvent accumulés. Ce fut l'occasion pour la foi chrétienne de les réfuter d'une manière complète, et, grâce au talent d'Origène, d'une manière victorieuse.

On ne sait à peu près rien sur Celse lui-même. Les raisons qu'on allègue pour le croire ami de Lucien nous paraissent non sans fondement; il devait être d'ailleurs son contemporain, mais la confusion qui résulte de l'existence de plusieurs hommes de ce nom au IIe siècle ne nous permet pas de nous prononcer d'une manière catégorique.

Origène (1) lui-même, qui connaît deux Celses, ne sait pas exactement auquel d'entre eux il répond. Il croit son adversaire épicurien, mais il l'accuse de se donner pour platonicien, afin de faire mieux accepter du vulgaire ses arguments contre le christianisme. Il cite deux épicuriens du nom de Celse, dont l'un aurait vécu sous Néron, l'autre sous Adrien. Il croit que le Celse qui écrivit contre les chrétiens est le même qui écrivit contre

(1) *Contra Cels.*, I, 8.

la magie. Or, il est de fait que les épicuriens faisaient alors une guerre acharnée aux magiciens, qu'ils comprenaient dans une même haine avec les chrétiens.

Eusèbe pense que l'auteur du λόγος ἀληθής est épicurien (1).

M. de Pressensé croit que, dans ce siècle synthétique par excellence, il put se trouver un homme du talent de Celse, qui allia dans son esprit l'épicuréisme et le platonisme. Comment cette synthèse put elle se faire ? Il renonce à l'expliquer.

Pour nous, sans essayer de résoudre cette question qui nous paraît insoluble, nous prendrons Celse tel qu'il se présente dans tout le cours de son attaque, c'est-à-dire, tout à la fois et tour à tour épicurien et néoplatonicien. La conciliation de ces deux doctrines de Platon et d'Epicure dans une même intelligence nous paraît difficile, et, au lieu de croire, comme M. de Pressensé, Celse disciple de ces deux maîtres, nous inclinerions plutôt à admettre soit, comme Origène, qu'il s'efforça de passer pour néoplatonicien, afin de donner plus de force à ses arguments, soit qu'épicurien par sa doctrine il présenta, avec ses propres objections, celles qu'un platonicien aurait pu faire au christianisme.

C'est au livre de ce Celse, épicurien et néoplatonicien, qu'Origène, sur les sollicitations de son ami Ambroise, répondit dans le traité qui va nous occuper. Personne n'était plus propre que lui pour mener à bonne fin une telle entreprise. Non-seulement c'était le docteur le

(1) *Hist. eccl.*, VI, 36.

plus distingué dans les rangs des chrétiens, mais aussi le plus grand talent de son siècle.

Doué de qualités exceptionnelles, d'une rare intelligence, il fit son éducation dans un milieu qui devait le développer d'une manière merveilleuse. Né vers l'an 185 à Alexandrie de parents chrétiens (1), il passa sa jeunesse au milieu des périls incessants de la persécution. A peine âgé de dix-sept ans, il fut témoin du martyre de son père Léonidès et de la confiscation de ses biens. Instruit par lui dans les Ecritures dont il étudiait chaque jour des péricopes, il apprit, au souffle bienfaisant d'une piété large et sincère, à aimer le christianisme, à épurer sa foi en la fortifiant, et à sacrifier tout jusqu'à sa vie, s'il l'eût fallu. La soif du martyre le possédait déjà avant qu'il eût atteint ses dix-huit ans. Dans la persécution de Septime Sévère qui lui ravit son père pour toujours, alors que celui-ci était encore en prison, il lui écrivit, nous rapporte Eusèbe : « Mon père, ne fléchis pas à cause de nous (2). » Sans sa mère, il eut volontiers couru au-devant de la mort : son idéal alors était le martyre.

Mais son père mort, il dut songer à entretenir sa mère et les siens. Une dame riche le recueillit ; il essaya cependant de subvenir lui-même à ses besoins et à ceux de sa famille en donnant des leçons de grammaire.

Alors fleurissait à Alexandrie l'école des catéchistes dont Panthène fut le fondateur. A Panthène avait succédé Clément. Ce fut sous ces deux maîtres qu'Origène

(1) Eusèbe, *Hist., eccl.*, VI, 19. — (2) Id., *Hist. eccl.*, VI, 2.

complèta l'éducation commencée par son père. Cette école était déjà célèbre et balançait, par l'illustration de ses maîtres, l'influence des écoles philosophiques. Les idées larges d'un Clément devaient satisfaire l'esprit vaste et indépendant d'Origène.

C'était de plus le temps où la foi s'alliait à la liberté, et où la pensée pouvait se donner carriere sans rencontrer les obstacles qu'une fâcheuse réaction jeta aux travers de la spéculation chrétienne.

Dans cette atmosphère de liberté et au milieu de tout le mouvement d'idées philosophiques et religieuses qui se donnaient alors rendez-vous dans Alexandrie, Origène trouva de quoi étendre de plus en plus ses vues et enrichir ses connaissances.

A ces diverses influences s'ajouta celle de l'Eglise. Le culte alors était grandiose et majestueux. Là encore on respirait un air de liberté qui dut donner libre essor à la nature passionnée d'Origène.

Cette quadruple influence de l'Eglise, de l'école, de la persécution et de la famille persista longtemps. L'étude des sciences et des systèmes philosophiques donnèrent à Origène une largeur d'idées et de pensée à laquelle l'Eglise elle-même contribua, loin de l'arrêter. La persécution et le souvenir de son père suffirent pour l'empêcher de tomber dans les excès et pour le garder des écarts de conduite et de pensée ; et ainsi il donna au monde le spectacle d'un beau talent chez lequel une grande hardiesse de conception se trouvait alliée à une grande foi.

Nous ne constatons pas toutefois dès le premier jour cette indépendance chez Origène. Pendant un certain temps il admit l'interprétation littéraliste des textes

sacrés, quoique tout jeune encore il cherchât sous la lettre un sens profond et caché. Travaillant sans relâche à son perfectionnement moral qu'il n'oublia jamais et qu'il mena de front avec ses études, il se livra à l'ascétisme, car, en Orient, et particulièrement à Alexandrie, c'était sous cette forme que se présentait l'idéal le plus élevé. Origène pratiqua donc l'ascétisme : il jeûnait souvent (1), s'abîmait dans des veilles répétées, dans des travaux de toutes sortes. Il se contentait par jour de quatre oboles (2) qu'il s'était acquises au prix de sa belle bibliothèque, et macérait son corps jusqu'à le mutiler (3). Aussi s'écriait-on en le voyant, dit Eusèbe : « Tel est son discours, telle est sa vie (4) ! »

Après avoir été disciple d'Ammonius Saccas (5), célèbre philosophe néoplatonicien, fondateur de l'école d'Alexandrie, après son voyage à Rome et de retour à Alexandrie, Origène se voua tout entier à l'enseignement. Ses auditeurs devinrent si nombreux, qu'il eut recours à quelques uns de ses disciples pour l'aider. Sa réputation était déjà immense. On raconte (6) qu'un général fit demander à Démétrius, évêque d'Alexandrie, de lui envoyer Origène pour conférer avec lui. De même quel-

(1) Eusèbe, *Hist. eccl.*, VI, 3.

(2) « *Τέτταρσιν ὀβολοῖς τῆς ἡμέρας ἠρκεῖτο.* » (Eusèbe, *Hist. eccl.*, VI, 3; conf. Lenain de Tillemont, *Mémoires pour servir à l'Histoire ecclésiastique des six premiers siècles de l'Eglise*, tom. III, Art. Origène, pag. 502.

(3) Eusèbe, *Hist. eccl.*, VI, 8.

(4) « *Οἷον γοῦν τὸν λόγον τοιόνδε φασὶ τὸν τρόπον.* » (*Hist. eccl.*, VI, 3).

(5) Eusèbe, *Hist. eccl.*, VI, 19.

(6) Lenain de Tillemont, *op. cit.*, tom. III, pag. 521.

ques années plus tard, sur la demande de Mammée, mère de l'empereur Alexandre Sévère, il partit pour Antioche afin de s'entretenir avec elle.

Il se livrait avec ardeur aux études exégétiques lorsqu'il fit la connaissance d'Ambroise avec lequel il se lia d'amitié. Sous l'impulsion de ce nouvel ami (1) et grâce à la fortune qu'il mit à sa disposition pour répandre sa doctrine, Origène écrivit de nombreux livres ou traités de critique, d'exégèse et de dogmatique.

Dans un voyage qu'il fit en Asie Mineure et après une prédication (2), il fut subitement rappelé par son évêque. Celui-ci avait été froissé qu'Origène eût ainsi prêché sans son autorisation.

Peu de temps après, il fut appelé en Achaïe pour avoir une conférence avec les faux docteurs (3). A Césarée, l'évêque de cette ville et Alexandre, évêque de Jérusalem, le pressant de recevoir la consécration sacerdotale, il céda (4). Il avait alors environ 43 ans (5). Démétrius en fut fort irrité. Origène ne se doutant pas de l'orage qui s'amoncelait sur lui à Alexandrie, continua son voyage en Grèce, alla à Athènes et à Ephèse discutant avec les hérétiques.

Mais, de retour à Alexandrie, sitôt qu'il s'aperçut de la défaveur dont il était l'objet, il prévint les foudres de son évêque et partit avant que l'orage éclatât (6), laissant la succession de son enseignement à son disciple Héraclas.

On a apprécié différemment cet événement. Eusèbe

(1) Eusèbe, *Hist. eccl.*, VI, 23. — (2) Id., VI, 19. — (3) Id., VI 23. — (4) Id., VI, 23.

(5) Lenain de Tillemont, *op. cit.*, tom. III, pag. 526.

(6) Lenain de Tillemont, *op. cit.*, tom. III, pag. 534.

attribue ce revirement dans la conduite de Démétrius à la jalousie (1). Sa conduite passée ne peut le faire supposer. S'il fut jaloux, ce ne fut pas du talent et du succès d'Origène, mais plutôt de voir son autorité méconnue par un homme de ce mérite. Dans ce temps où la hiérarchie sacerdotale n'existait pas encore avec toutes les prérogatives et la puissance dont elle jouit plus tard, un parti, déjà puissant à Rome où l'on ne s'occupait que de questions semblables d'organisation, poussait à la prédominance de l'évêque sur les prêtres et de l'évêque des villes sur ceux des campagnes. Origène avait assisté avec peine à Rome à l'une des victoires de ce parti. Démétrius adhérait probablement aux vues de ces partisans de la hiérarchie et approuvait leurs plans. Ce qui fait supposer que les raisons qui le poussèrent à agir ainsi vis-à-vis d'Origène et à le faire casser par un concile, comme illégitimement ordonné, furent des raisons purement ecclésiastiques (2).

Quant à Origène, quoi qu'en dise Epiphane (3), il accepta avec soumission, mais avec une profonde et amère tristesse, son exil. De sa bouche et de sa plume ne sortirent jamais à cette occasion que des paroles de charité et de bénédiction pour ceux qui l'avaient si injustement frappé. Une lettre à ses amis d'Alexandrie et quelques passages de ses commentaires, qui datent de cette époque, en sont la preuve (4).

(1) Eusèbe, *Hist. eccl.*, VI, 8.

(2) Voir M. de Pressensé, *Histoire des trois premiers siècles de l'Eglise chrétienne*, 2me série, tom. I.

(3) Epiphane, *Hæres.*, LXIV.

(4) « *Ad benedicendum enim et non ad maledicendum creati sumus.* » (*Ex epist. Orig. ad amic. Alexand.*).

Chassé de sa patrie, Origène se fixa, après un court séjour en Palestine, à Césarée où il reprit le même train de vie qu'à Alexandrie. Bientôt les persécutions redoublèrent; son ami Ambroise fut jeté en prison ; lui-même se réfugia d'abord chez l'évêque Firmilien, puis chez une riche dame. Après la mort de Maximin (238), il retourna d'abord à Césarée, où il poursuivit ses travaux exégétiques, puis alla en Arabie réfuter l'hérésie de Bérylle de Bostra.

Sous le règne de Philippe Arabe les persécutions cessèrent quelque temps. Origène profita de ce moment de calme pour réfuter le livre de Celse (ὁ λόγος ἀληθής). Il était arrivé à toute la maturité de sa pensée et de son talent (1). Ce traité d'Origène contre Celse est un des plus beaux monuments que l'antiquité nous ait transmis. Il fut composé vers 249 (2). Seul de tous ses ouvrages il fut approuvé presque dans toutes ses parties par l'Eglise, quoique certains orthodoxes catholiques de tout temps y aient trouvé des passages qui sentent l'hérésie. C'est pourtant l'arsenal le plus complet où ennemis et défenseurs du christianisme peuvent toujours puiser des arguments.

Sous l'empereur Dèce les persécutions contre les chrétiens recommencèrent de nouveau. Origène fut jeté en prison et mis aux fers. On lui refusa même le martyre, tout en hâtant sa fin par ces nouvelles souffrances. Il mourut ainsi, usé par les jeûnes, les macérations, les fatigues, après avoir parcouru une carrière longue et

(1) Eusèbe, *Hist. eccl.*, VI, 36.

(2) Lenain de Tillemont, *op. cit.*, tom. III, pag. 577.

brillante et avoir laissé à la postérité des œuvres qui lui ont acquis une réputation que ses détracteurs, hommes ou conciles, n'ont pu ni diminuer, ni ternir.

CHAPITRE Ier.

Son apologie contre le Judaïsme.

Notre but est moins de donner ici une analyse du livre d'Origène contre Celse, qu'une exposition de ses arguments apologétiques contre la synagogue et contre les païens. Suivre pas à pas notre apologiste, ce serait encourir le reproche que nous voulons lui adresser, d'avoir suivi trop strictement l'ordre et l'exposition des arguments de son adversaire. Cette loi qu'il s'est faite, tout en lui permettant de ne négliger aucune des attaques de Celse, nuit à la clarté et à l'unité de sa réfutation. On se perd facilement dans les détails ajoutés sans ordre les uns aux autres, et l'on ne distingue plus les grandes lignes, ce qui rend la lecture de son traité difficile et en diminue d'autant l'intérêt.

Celse n'a rien moins que la prétention de terrasser le christianisme. Aussi réunit-il toutes les attaques qu'on lance de toutes parts contre lui. C'est ainsi qu'il emprunte au judaïsme de la décadence toutes les armes dont il se sert contre le christianisme, quitte à les retourner ensuite contre lui. Le juif qu'il fait parler se fait ainsi l'écho de toutes les calomnies des faubourgs et de toutes les subtilités de la synagogue.

Origène ne dédaigne aucun argument, quelque faible qu'il soit; il le réfute jusques dans ses plus petits détails,

et finit ordinairement par un appel à la conscience. Mais, il est à remarquer que jamais il ne s'adresse au sentiment, qu'après avoir minutieusement réfuté les objections de son adversaire. Il ne recule, ni devant une longue et rigoureuse discussion des textes, ni devant une exégèse serrée. Il repousse cette déloyauté des adversaires du christianisme qui prenaient à leur gré les passages des écrits sacrés, dont ils pouvaient user dans leurs attaques, les altéraient ou les séparaient du contexte suivant le besoin, et rejettaient à plaisir d'autres passages qui, tout en justifiant le christianisme, les condamnaient.

Ainsi, cette accusation de tordre les écritures n'est vraie qu'en tant qu'elle se rapporte aux hérétiques, que Celse confond volontiers avec les chrétiens. Aux reproches adressés aux néophytes juifs d'abandonner, voire même de décrier la loi de leurs pères pour se laisser séduire par Jésus-Christ, il leur montre que les chrétiens, bien au contraire, accomplissent la loi, non-seulement au point de vue spirituel, — car personne n'a compris, comme Jésus, l'esprit de la loi, — mais même au point de vue de la lettre. Et il donne comme exemple Pierre, observateur de la loi jusqu'à s'attirer les reproches de Paul, et Paul lui-même faisant un vœu dans le temple d'après les rites juifs. D'ailleurs le nom d'ébionites (1), donné à ces israélites devenus chrétiens, n'est-il pas significatif (2) ?

Mais admettre ou rejetter suivant le besoin les paroles

(1) Ebionites, venant d'*ébion* en hébreu, qui signifie pauvre. — Ils sont nommés ainsi, à cause de la pauvreté du sens littéral de la loi. (Origène.)

(2) *Contra Cels.*, lib. II, 1.

des écrits sacrés ne leur suffisait pas, ils devaient chercher à leur enlever leur autorité et leur refuser le même titre qu'ils accordaient aux livres de l'Ancien-Testament. Aussi notre juif s'efforce-t-il de discréditer les apôtres (1) et de mettre en contradiction les évangélistes les uns avec les autres. A cela Origène répond en prouvant d'un côté que plusieurs des prédictions de Jésus, rapportées par les apôtres, sont arrivées ; de l'autre que, si ceux-ci avaient voulu tromper la postérité, ils n'auraient pas raconté leurs faiblesses, leurs fautes, leur incrédulité, le reniement d'un saint Pierre, par exemple, l'ambition des fils de Zébédée et la trahison d'un Judas. Enfin, pour prouver que les évangiles ne se contredisent pas les uns les autres, Origène se livre à une exégèse détaillée, mais insuffisante. Il se sert de l'interprétation allégorique aussi dangereuse que facile. Avec elle on évite toutes les difficultés, on n'en résout aucune.

La grande objection du judaïsme contre le christianisme fut ses origines humbles et méprisables : « Que peut-il sortir de bon de Nazareth ! »

L'espérance messianique, développée chez ce peuple d'Israël par les prophètes, s'était de plus en plus faussée. Pour lui, le Messie devait être un roi, mais un roi de la terre ; il devait les délivrer du joug des Romains et ramener l'époque d'un Salomon, où tous les peuples seraient soumis à Juda. Sa gloire devait être toute extérieure, son rang élevé au-dessus de tous les rois, sa puissance illimitée. Il faut dire que les prophètes, souvent obscurs dans leurs prédictions, avaient aidé à

(1) *Contra Cels.*, lib. II, 13.

répandre cette idée grossière du Messie. Esaïe et d'autres avaient bien parlé, et longuement, de ses souffrances, de ses humiliations, de sa mort, mais les rabbins expliquaient ces passages en les rapportant au peuple d'Israël (1). C'était le peuple tout entier qui devait ainsi souffrir, ainsi mourir : la croix n'était qu'une allégorie.

Rien d'étonnant alors qu'ils méconnussent en Jésus le Messie, car « rien en lui ne pouvait le leur faire désirer. » De là les accusations, parfois étranges, du juif de Celse.

Il nie la divinité de Jésus, et pour cela il le prend depuis son berceau jusqu'à sa mort sur la croix et le montre toujours dans une condition digne de mépris et de pitié. Il naît dans un petit hameau de Judée; sa mère est une pauvre villageoise, obligée de vivre du travail de ses mains (2). Il se fait même l'écho de bruits infâmes, qui donnaient à Jésus pour père un soldat romain (3).

De sa naissance si humble, Origène conclut au contraire à sa divinité. Comment un homme aurait-il pu surmonter tant d'obstacles, tant de barrières et parvenir à être ce qu'il fut plus tard ? Quant à son origine, répondant à un platonicien, il le met en contradiction avec la théorie de la préexistence des âmes, qui devait être la sienne. D'après les platoniciens chaque âme d'homme avait dû exister dans un monde antérieur à celui où nous vivons, et devait habiter ici-bas dans un corps et dans un milieu que sa vie antérieure lui avait mérités, de telle sorte qu'une âme vile ne pouvait avoir

(1) *Contra Cels.*, lib. I, 55. — (2) Id., lib. I, 28. — (3) Id., I, 32.

qu'une origine semblable, et de même une origine noble ne pouvait être aussi que le résultat d'une origine noble. Or comment expliquer que l'âme de Jésus, si belle, si pure, ait eu une si basse origine. Cet argument n'avait de valeur que pour celui à qui il répondait, ou pour ceux qui admettaient cette théorie.

Après la naissance de Jésus, Celse attaque sa nature morale (1). Il semble embarrassé pour trouver des arguments, et ceux qu'il avance sont particulièrement faibles. Jésus n'a pas été exempt de mal. Mais de quel mal? Il n'en dit rien. Veut-il parler de ses souffrances, de sa mort? Ici, fait remarquer Origène, Celse se montre épicurien et ne sait pas reconnaître la grandeur, la beauté de cette mort rédemptrice du Sauveur, car d'après sa philosophie du plaisir, la mort, en tant que souffrance, ne peut être qu'un mal. Mais en quoi cela atteint-il la nature morale de Jésus?

Celse ajoute une autre accusation : « Jésus, dit-il, a plus promis qu'il n'a tenu (2). » Origène suppose qu'il veut faire allusion en cela à des passages comme celui-ci : « Détruisez ce temple et je le relèverai dans trois jours, » et il en fait l'exégèse pour prouver que, ainsi que l'a dit l'évangéliste lui-même, c'était de la résurrection de son corps qu'il voulait parler.

Quelle humiliation pour lui (3), s'écrie Celse, de ne pouvoir pas seulement retenir autour de sa personne ses disciples, et de se voir trahi, livré, mis à mort par eux, ce qui n'est jamais arrivé, non pas même à un chef de brigands ! La réponse d'Origène est facile à supposer.

(1) *Contra Cels.*, lib. II, 42. — (2) Id., II, 9. — (3) Id., II, 11.

Mais nous voici à l'époque du ministère de Jésus, et ce qui frappe ce juif de Celse, ici comme ailleurs, ce sont toujours les persécutions, les humiliations dont il fut abreuvé durant sa vie. Il ne comprend pas comment un Dieu a pu s'abaisser jusqu'à ce point. Un chrétien ne peut se charger de l'expliquer : c'est le mystère de l'amour divin ; mais il contemple et adore.

Celse se contente de railler tout en posant ses objections. Il lui reproche sa vie errante (1), l'humble origine de ses premiers disciples (2), ses rapports avec des gens de mauvaise vie. Pour un juif, le reproche n'était pas nouveau. Origène entre dans des détails que nous ne pouvons reproduire, et réfute une à une toutes ces accusations.

Le comble des humiliations de Jésus et la grande objection à sa divinité, d'après le juif de Celse, c'est Gethsémané et Golgotha. Aussi revient-il constamment sur ce sujet (3). Comment un Dieu a-t-il pu souffrir et mourir ? Origène, pour réfuter ce dire de Celse, fait une distinction dans la personne de Jésus.

En lui, dit-il, il y avait le Verbe éternel et l'homme. Tout ce qui se rapporte aux fatigues, aux besoins ou aux souffrances tient à l'homme. Toute la nature morale, toute la puissance, tous les enseignements ou prédictions tiennent au Verbe. Les paroles comme celle-ci : « J'ai soif (4), » c'est l'homme qui les prononce. D'autres comme celle-là : « Je suis le chemin, la vérité, la vie (5), » c'est le Verbe. Les souffrances et la mort

(1) *Contra Cels.*, II, 9 ; I, 62. — (2) Id., I, 62. — (3) Id., II, 9 ; II, 24.

(4) Jean XIX, 28. — (5) Id., XIV, 6.

n'atteignent donc pas Jésus en tant que Fils de Dieu, mais en tant que Fils de l'Homme (1).

Du reste, s'il a souffert ainsi, s'il est mort, c'était pour accomplir le dessein de Dieu préparé et annoncé au lendemain de la chute.

Bien plus, ces humiliations ne sont en rien indignes du Fils de Dieu, puisque celui-ci les a acceptées volontairement. Tout ce qu'il a enduré, il l'avait prédit. N'a-t-il pas dit : « Personne ne me ravit la vie, mais je la donne moi-même; j'ai le pouvoir de la donner et celui de la reprendre (2)? » La conscience humaine admire et adore ce dévoûment sublime de la victime du Calvaire. Il suffit du cœur pour le comprendre.

Mais la plus grande preuve de la divinité de Jésus-Christ, c'était sa résurrection (3). Qu'il eût souffert, qu'il eût été maltraité comme le dernier des hommes, qu'il fût mort, qu'importe, Dieu, en le ressuscitant, l'avait justifié avec éclat et lui avait ainsi posé sur le front l'auréole de la divinité.

Les juifs et les païens sentaient bien toute la valeur de cette preuve, aussi s'efforcèrent-ils toujours de la renverser en niant la réalité historique de ce fait. Les uns parce qu'ils voulaient justifier le sanhédrin qui avait condamné Jésus, les autres parce qu'ils auraient par là reconnu la supériorité de Jésus sur leurs dieux et les auraient ainsi condamnés. Admettons pourtant, se dit Celse, que Jésus soit ressuscité. Qu'a-t-il fait de plus extraordinaire que les Protésilas, les Orphée ? Origène

(1) *Contra Cels.*, II, 25.
(2) Jean, x, 18.
(3) *Contra Cels.*, II, 54, *ss.*

n'admet pas ces prétendues résurrections d'hommes qui ont disparu pendant un temps, sans que personne les ait vus mourir, puis, après avoir fait semer le bruit de leur mort, sont reparus tout à coup. Certes, rien de semblable dans Jésus, qui mourut devant tout un peuple.

Le juif de Celse ne nie pas ce fait, mais, ajoute-t-il, si Jésus est mort devant tout le peuple, il n'est pas ressuscité de même. Or de ce fait qu'il s'est montré, après sa résurrection, seulement aux siens, il en conclut qu'il n'est point ressuscité.

Origène explique ces apparitions particulières et non publiques de Jésus en faisant des distinctions entre les diverses apparitions de Jésus sur cette terre. En effet, il se montra d'une manière au peuple, d'une autre à ses disciples. Autre il apparaissait aux malades qu'il guérissait, autre aux bien portants. Ainsi il apparut dans toute sa gloire à Pierre, Jacques et Jean, lors de sa transfiguration, parce que, seuls parmi ses disciples, ceux-ci étaient capables de le contempler. De même, après sa résurrection, il ne devait se montrer qu'à ceux qui pouvaient le reconnaître et le contempler, à ses disciples et non à la foule ou à ses ennemis.

Et encore, continue ce juif, auxquels de ses disciples s'est-il montré après sa résurrection ? « A une femme fanatique (1). » A qui encore ? « A quelqu'autre affilié de cette supercherie (2). »

Origène met au défi Celse de prouver, par le récit des

(1) « *γυνη πάροιστρος* » *Contra Cels.*, lib. II, 59.

(2) « *καὶ εἴ τις ἄλλος τῶν ἐκ τῆς αὐτῆς γοητείας.* » (*Contra Cels.*, lib. II, 59.

évangiles, que Marie soit une femme fanatique, et, quant aux autres disciples, il donne pour preuve de la véracité du fait, leur incrédulité première qui disparut seulement devant les preuves évidentes de la présence même de Jésus.

D'ailleurs, ajoute-t-il (1), Celse a beau s'efforcer de confondre les apparitions de Jésus avec les visions et ceux qui ont été les témoins de sa résurrection avec les visionnaires, tout homme sensé et de bonne foi saura bien les distinguer, et sera frappé de ce que cette résurrection renferme de merveilleux et de divin.

Origène donne deux preuves que nous pourrions appeler les preuves positives de la divinité du Christ : la prophétie et le miracle (2). Comme nous reviendrons là-dessus plus tard, à propos du paganisme, nous ne toucherons ici à ce sujet qu'en tant qu'il se rattache spécialement aux objections du juif de Celse.

Celui-ci, connaissant probablement les prophéties du peuple d'Israël, trouve plus prudent de ne rien dire, ou presque rien, des résultats qu'en tiraient les chrétiens, au lieu de tenter de les réfuter. C'était pourtant une grande preuve de la divinité du Christ, et tous les reproches que les juifs adressaient, soit à la naissance, soit au ministère, soit à la mort et à la résurrection du Sauveur tombaient d'eux-mêmes, si Jésus avait accompli dans toutes les phases de sa vie ce que les prophètes avaient prédit, car il devenait ainsi véritablement le Messie, véritablement le Fils de Dieu.

On arrivait au même résultat en montrant le caractère divin des miracles du Sauveur.

(1) *Contra Cels.*, II, 62. — (2) Id., I, 49.

Origène finit cette partie de son apologie en prenant vivement à partie les juifs et en leur reprochant leur incrédulité. Ils ne reçoivent pas Jésus-Christ, dont les miracles ont été aussi éclatants que ceux de Moïse. Comme leurs pères rejettèrent jadis Moïse et Dieu qui l'avait envoyé, ils rejettent aujourd'hui le Messie de Dieu. Aussi Dieu a-t-il déjà châtié les juifs à cause de leur incrédulité en leur enlevant son royaume pour le donner aux gentils; et qui sait si la ruine de leur cité et leur dispersion parmi les peuples n'est pas une désapprobation de leur conduite envers Jésus de Nazareth? Dieu souffrirait-il d'ailleurs que la religion du Christ s'étendit ainsi dans tout le monde, brisant tous les obstacles que les juifs et les Grecs lui opposent, après avoir permis la ruine du temple, prédite par Jésus, si ce Jésus n'était pas approuvé et envoyé par Lui?

CHAPITRE II.

Son apologie contre le Paganisme.

Déjà dans son apologie contre le judaïsme, Origène avait fait remonter les origines du christianisme jusqu'à la loi et aux prophètes. Il avait touché aux divergences et aux points de contact de la doctrine juive et de la doctrine chrétienne. Maintenant, à propos des attaques de Celse contre le judaïsme, il va reprendre la question et la traiter plus complètement. Il ne pense pas, comme Celse, que ce soit une légère discussion de savoir si le Messie est ou n'est pas arrivé, si Jésus est bien celui qui devait venir ou si nous devons en attendre un autre.

Jésus lui-même avait appuyé sa messianité et sa divinité sur les prophéties ; il venait non pour abolir la loi, mais pour l'accomplir. Origène donc ne faisait que revendiquer pour le christianisme un titre qui lui appartenait, lorsqu'il le faisait remonter jusqu'à Moïse. Aussi, voulant l'ébranler jusques dans ses fondements pour le renverser plus sûrement, Celse, après s'être servi des attaques du judaïsme contre le christianisme, s'efforce maintenant de prouver la faiblesse et la fausseté de la religion juive.

Pour cela, il explique son origine et son établissement d'une manière naturelle. Tout ce qu'elle rapporte à Dieu, il le rapporte à l'homme. Admettant les fables des Egyptiens sur le compte des Hébreux, il prétend que les juifs sont d'origine égyptienne et qu'ils se révoltèrent sous un homme, du nom de Moïse, qui leur donna une religion et des lois, qu'il avait puisées parmi les savants de l'Egypte (1). Il les accuse même de rendre un culte aux anges (2). Origène réfute facilement cette explication en donnant le véritable récit historique et faisant remarquer que de tous les noms donnés alors aux familles d'Israël aucun n'est égyptien.

Celse approuve les juifs d'être restés fidèles à ces lois de Moïse, bien qu'elles fussent mauvaises, mais il regarde les chrétiens comme coupables de s'être révoltés contre elles et de les avoir rejetées, car « la loi est la reine de tous les hommes (3). »

Ici Origène fait une admirable réponse. Il admet, au-

(1) *Contra Cels.*, III, 5. — (2) Id., I, 26.

(3) « *Καὶ ὀρθῶς μοι δοκεῖ Πίνθαρος ποιῆσαι, νόμον πάντων Βασιλέα φήσας εἶναι* » *Contra Cels.*, lib. V, 34.

dessus des lois civiles des peuples, une loi, qu'il appelle la loi naturelle, qui est celle de Dieu : celle-là personne ne doit la transgresser ; si donc la loi d'un peuple se trouve en contradiction ou même en désaccord avec la loi de Dieu, la transgresser devient un devoir, si l'on ne peut obéir à la première sans enfreindre la seconde (1). Serait-il bien de suivre la loi cruelle des Scythes ou des Indiens ? Ainsi les chrétiens doivent obéir aux lois en tant qu'elles ne sont pas une violation de la loi naturelle, de la loi de Dieu.

Mais Celse doute que le christianisme soit la continuation du judaïsme et que le Dieu des juifs soit celui des chrétiens. L'un n'ordonne-t-il pas les massacres des peuples, l'autre le pardon des injures et l'amour du prochain (2) ?

Origène répond, étant admis le sens littéral, que, dans le premier cas, Dieu, s'accommodant aux hommes encore grossiers et aux circonstances qui ne permettaient pas à ce petit peuple de souffrir des ennemis qui pouvaient être pour lui un grand péril, permit et ordonna même cette extermination. Mais ici, il ne s'agit plus ni des mêmes hommes, ni des mêmes circonstances, rien d'étonnant alors qu'il donnât d'autres ordres et d'autres lois. Ce commandement, au premier abord étrange, n'était donné que dans des vues d'amour, puisqu'il devait per-

(1) « *Δύο τόινυν νόμων προκειμένων γενικῶς, καὶ τοῦ μὲν ὄντος τῆς φύσεως νόμου, ὃν θεὸς ἂν νομοθετήσαι, ἑτέρου δὲ τοῦ ταῖς πόλεσι γραπτοῦ· καλὸν, ὅπου μὲν μὴ ἐναντιοῦται ὁ γραπτὸς νόμος τῷ τοῦ θεοῦ, μὴ λιπεῖν τοὺς πολίτας, προφάσει ξένων νόμων·* » *Contra Cels.*, V, 37.

(2) *Contra Cels.*, VII, 18.

mettre au peuple de la promesse, tout en protégeant sa vie, de laisser développer dans son sein le germe du salut qui devait aboutir à la rédemption de tous les hommes. Origène du reste admet plutôt l'explication allégorique que l'explication littérale de ce fait.

En résumé, le christianisme est l'achèvement du judaïsme; il se rattache à ses lois qu'il explique plus spirituellement, mais qu'il accomplit ; cependant, il se distingue de lui par le progrès même qu'il a réalisé. La loi a été modifiée par la grâce. Le règne du littéralisme et du particularisme est passé, celui du spiritualisme et de l'universalisme commence.

Celse croit cependant avoir ainsi établi la nouveauté de la religion chrétienne. Or, on sait la valeur de cet argument auprès des masses : c'est une religion nouvelle. Origène rattache donc fermement le Nouveau-Testament à l'Ancien, montrant que l'Ancienne Alliance a préparé la nouvelle. Quant à celle-ci, elle n'a aboli la première que dans ses éléments passagers, elle l'a parachevée.

Non-seulement les païens accusaient les chrétiens de leur récente origine, mais ils leur reprochaient de se diviser déjà en sectes nombreuses, par intérêt de parti (1). Celse conclut de ce fait, en premier lieu (2), que le christianisme a bien peu de valeur par lui-même puisqu'on rejette la chose pour ne garder que le nom ; en second lieu (5), que les chrétiens ne tiennent pas au succès de leur religion, puisqu'ils préparent sa ruine en favorisant la désunion.

Origène ne s'effraie pas de ces nombreuses sectes dans

(1) *Contra Cels.*, lib. III, 10. — (2) Id., III, 12. — (3) Id., III, 9.

l'Eglise; elles ne représentent pour lui que des manières différentes de comprendre et d'expliquer les faits chrétiens : c'est le christianisme sous diverses formes. D'ailleurs, s'inquiète-t-on en philosophie et en médecine de la multiplicité des écoles (1)?

Mais Celse ne se contente pas de réfuter le christianisme; il lance contre les chrétiens des accusations souvent perfides, les dénonçant ainsi à leurs bourreaux. Il leur reproche de ne pas obéir aux lois de l'empire, de refuser leurs services au prince et leur adoration aux dieux.

Nous avons déjà donné plus haut la réponse d'Origène sur l'obéissance due aux lois ; il affirme contre Celse que les chrétiens obéissent au prince dans tout ce qui est en rapport avec la loi naturelle de la conscience, bien plus, ils prient pour lui, ce qui lui est plus utile que toutes les cérémonies que les païens font en son honneur.

D'ailleurs, si les chrétiens ne fléchissent pas lorsqu'on veut les contraindre à faire quelque chose que Dieu condamne, ils ne cherchent pas gratuitement le courroux de leurs ennemis.

Origène relève en temps et lieu le courage héroïque des chrétiens qui, à l'exemple de leur maître, se laissaient mener au supplice et à la mort comme les agneaux à la boucherie, et il demande à ses adversaires si l'on ne peut pas supposer, derrière un tel héroïsme, le souffle de la Divinité (2).

Et cela d'autant plus que tous ces chrétiens étaient des hommes du peuple, obscurs et misérables, sans instruc-

(1) *Contra Cels.*, lib. III, 12. — (2) Id., VIII, 53.

tion pour la plupart. Il n'admet pas cependant que le christianisme ne cherche que les ignorants et les vicieux (1). Qu'il s'adresse en particulier aux pécheurs et aux pauvres, soit, car il répond avant tout aux besoins des malades et des déshérités de la terre ; mais il fait appel à tous les hommes de toutes classes et de tous rangs pour les transformer et les amener à la vertu. Du reste de telles conversions se voient chez eux journellement (2).

De ce que la religion chrétienne peut s'adapter aux cœurs les plus corrompus et aux intelligences les moins cultivées, Celse en conclut qu'elle est misérable, sans grandeur et sans beauté. Origène, tout en reconnaissant la simplicité de l'Evangile, n'en relève pas moins sa sublimité. S'il est compris des plus humbles, il est digne aussi d'attirer les intelligences d'élite. S'il s'adresse à tous et peut répondre aux besoins de la conscience, du cœur et de l'intelligence de tous les hommes, c'est là sa gloire et sa grandeur. Pour la philosophie que vous opposez toujours à notre doctrine, elle ne sort pas de vos écoles, les initiés seuls en profitent, mais la foule en est à jamais exclue. Vous prétendez que vos maximes peuvent, comme les maximes chrétiennes qui en sont d'après vous le pâle reflet, guider les vies et les transformer ? Eh bien ! admettant que ce fût vrai, à quelles vies procureriez-vous ce bonheur ? A quelques âmes privilégiées, à quelques élus, à quelques philosophes ? A cet ésotérisme égoïste de la philosophie, le christianisme oppose l'universalisme le plus absolu. C'est à tous, aux plus pauvres comme aux plus riches, aux

(1) *Contra Cels.*, III, 53. — (2) Id., I, 27.

plus ignorants comme aux plus instruits, que la doctrine chrétienne est annoncée ; par tous elle est comprise ; et il faudrait être aveugle ou nier l'évidence pour ne pas reconnaître partout ses effets merveilleux.

On accusait, il est vrai, les chrétiens de dédaigner les recherches de la science, de bannir les hardiesses de la pensée, et de réclamer seulement une foi simple et aveugle. Origène, à l'exemple de Clément d'Alexandrie, établit les deux domaines. Il les accepte et les reconnaît tous deux, celui de la raison et celui de la foi, mais en marquant leur place respective.

On parle beaucoup contre la foi (1), mais elle est la base de toute vie commune, elle est la base de la philosophie elle-même, car le disciple, dans le choix de son maître, montre qu'il a confiance en celui qu'il choisit. Eh bien! pourquoi, prenant Jésus-Christ pour maître, n'aurions-nous pas pleine confiance en lui ?

D'ailleurs, quoi qu'en dise Celse, notre foi n'est pas aveugle : « nous savons en qui nous croyons. » Loin de se soustraire à tout examen, à toute recherche, la foi les provoque. Bien plus, elle est bonne et, en tant qu'elle répond aux besoins de l'âme humaine, elle se légitime elle-même.

Elle se fonde, en effet, d'abord sur la conscience en lui donnant satisfaction, puis sur l'expérience, car la foi, cette foi simple que vous dédaignez, produit dans la vie de plusieurs un changement si radical, que nos ennemis eux-mêmes en sont étonnés, tandis que votre philosophie, avec ses plus belles maximes, n'arrive point, nous ne dirons pas à transformer les masses (car elle ne par-

(1) Voir sur la question de la foi : *Contra Cels.*, III, 39.

vient pas jusqu'à elles), mais même à modifier la vie de vos philosophes qui vont sacrifier à vos idoles ; elle se fonde aussi sur la bonne foi des apôtres, car, à la seule lecture de leurs écrits, on y respire une telle atmosphère de candeur et de vérité, qu'on ne peut croire à un mensonge de leur part. Enfin elle se légitime encore par son objet qui est le grand Dieu, car l'âme en suivant les idées naturelles que Dieu a mises en elle, discerne vite que tous les dieux de matière ne peuvent être le vrai Dieu ; elle va plus loin que cette terre, plus loin que la nature, au-delà des cieux pour chercher le Dieu infini, le Dieu spirituel, le vrai Dieu, que Christ nous a révélé; or qu'y a-t-il d'étonnant qu'elle croie en lui qui nous l'a fait connaître ?

Ainsi, loin de bannir la raison, loin d'interdire les recherches de la science, nous les postulons. Avec leur concours, nous établissons les bases de notre foi et son objet. Comme Clément d'Alexandrie, Origène blâme (1) les chrétiens qui, pour excuser leur paresse ou leur ignorance, récusent la science. Et, à ce propos, il réfute l'explication que Celse donne de cette parole de Paul : « La sagesse de ce monde est une folie devant Dieu. » Platon ne parle-t-il pas de deux sagesses, d'une qui est humaine et d'une autre qui est divine? La sagesse humaine c'est celle que Paul appelle la sagesse de ce monde, elle est bonne, elle est utile, mais comme exercice pour l'âme; quant à la sagesse selon Dieu, elle est le but qu'on doit se proposer (2).

Origène prouve ensuite, en prenant le fond du christianisme, qu'il n'est pas aussi irrationnel qu'on veut bien

(1) *Contra Cels.*, VI, 7. — (2) Id., VI, 13.

le prétendre. Et d'abord, il écarte cette accusation de Celse qui attribue à tout ce qu'il ne peut contredire une origine païenne, trouvant les mêmes doctrines, les mêmes préceptes, soit dans les religions, soit dans les philosophies qui lui étaient antérieures. Il établit ainsi l'originalité du christianisme.

Celse, trouvant quelques ressemblances entre certains usages chrétiens et ceux de la religion égyptienne ou de la religion perse, tirait de ce fait la conclusion que les doctrines étaient semblables : partout des prodiges, des oracles, des symboles dans le culte. Tous ils invoquent un mort et un mort ressuscité ; les uns l'appellent Aristée, les autres Jésus.

Origène n'a pas de peine à montrer que, même dans les symboles les plus semblables, l'idée est différente. Pour les miracles, autre but ; pour les prophéties, autre portée ; pour les actes du culte, autre signification ; pour la mort et la résurrection d'Aristée ou de Jésus, autres conséquences. Chez le premier, elles ont été nulles ; chez le second, elles transforment les cœurs et le monde (1).

La philosophie nous présente aussi quelques ressemblances apparentes, mais aucune de réelle (2). De toutes les philosophies, celle qui se rapprochait jadis le plus de la doctrine chrétienne, c'était la philosophie platonicienne. Par son spiritualisme, elle pouvait se rencontrer parfois avec le christianisme. Bien plus, celui-ci, obligé de parler grec, empruntait à la langue de Platon plusieurs expressions, ce qui fit croire aux adversaires du

(1) *Contra Cels.*, III, 34 ; III, 22 à 27. — (2) Id., VI, 1.

christianisme que sous les mêmes mots se trouvaient les mêmes choses.

Aussi Celse accuse-t-il les chrétiens d'avoir emprunté à Platon et leur doctrine et leur morale. Il le prouve en citant de magnifiques passages de ce philosophe sur le souverain bien. Origène admire Platon, l'élévation de sa pensée, la beauté de sa doctrine, le souffle vraiment spiritualiste qui pénètre ses écrits, mais il ne peut admettre qu'on place sur le même pied le platonisme et le christianisme. Ce dernier ne peut être le produit du premier ; car, remontant à ses sources premières, les prophètes n'ont pu connaître la doctrine de Platon puisque tous lui furent antérieurs, mais même on ne peut supposer que des hommes humbles et grossiers comme les apôtres aient pu en avoir connaissance.

Origène du reste reproche à la doctrine de Platon son idéalisme excessif, surtout dans sa doctrine du Verbe. Et c'est dans cet idéalisme même qu'il trouve la grande différence entre le Verbe platonicien et le Verbe chrétien. Le premier est une idée vague, flottante, le second une réalité vivante qui a existé non dans les imaginations seulement, comme celui de Platon, mais dans l'humanité. Il lui reproche en second lieu son ésotérisme : il n'y a que peu d'hommes qui puissent connaître son système philosophique, enfin, même parmi ceux qui le connaissent, quelle faible influence au point de vue moral sa doctrine exerce sur eux ! Il admire ce souverain bien qui s'allume dans l'âme humaine, mais il cherche en vain les résultats de cette théorie. « Ceux-là même, dit-il, qui parlent du souverain bien, descendent au Pirée pour adresser des prières à Diane, comme à une divinité, et pour assister aux cérémonies qui se

célèbrent parmi le peuple. On les entend qui disent mille belles choses sur la nature de l'âme et sur le lieu que sa vertu doit lui conquérir après cette vie, mais, oubliant aussitôt ces choses sublimes que Dieu leur a révélées, ils sacrifient un coq à Esculape (1). » Ou encore : « Les vérités énoncées par Platon sur le souverain bien n'ont pas eu pour résultat de conduire ses lecteurs ou de l'élever lui-même à la piété réelle, tandis que la Sainte-Ecriture, dans sa simplicité, a enflammé d'ardeur ceux qui l'ont lue avec bonne foi ; elle est l'huile sainte qui entretient dans leur cœur la lumière, que les cinq vierges sages de la parabole conservent dans leur lampe (2). »

Par contre, il relève la réalité objective du christianisme, la philantropie poussée jusques dans ses dernières limites de sa doctrine qui s'adresse à tous les hommes, proclame le souverain bien, mais donne aussi la force et les moyens de l'accomplir.

Origène fait plus qu'admirer la doctrine et les préceptes de Platon, il reconnaît dans cette philosophie païenne, comme dans les religions les plus grossières, un élément divin (3). Il cherche, même en dehors du judaïsme, la préparation du christianisme et il la trouve chez les philosophes comme dans les religions. Il constate chez tous le sentiment plus ou moins profond, plus ou moins clair du péché, le besoin d'un rédempteur. Ce rédempteur, les chrétiens disent que c'est Jésus-Christ. Répond-il, en effet, aux besoins de l'âme humaine ?

Ici il s'agit, pour comprendre cette rédemption et ce rédempteur, de se mettre en dehors des conceptions

(1) *Contra Cels.*, lib. VI, 4. — (2) Id., VI, 5. — (3) Id., VI, 3.

panthéistiques de la philosophie antique. Déjà, au sujet du judaïsme, Origène avait affirmé un Dieu vivant et personnel. Ici, il y revient d'une manière plus particulière. Il n'appuie pas moins sur sa toute-puissance, sans tomber dans les mêmes erreurs que les pères de l'Eglise qui l'avaient précédé.

En effet, dans un but apologétique, les Pères avaient si fortement insisté sur la toute-puissance de Dieu qu'ils avaient compromis sa nature. De là cette demande de Celse : Dieu peut-il faire quelque chose contre nature ? Origène distingue deux natures en Dieu, une qui est la raison des choses et contre laquelle il ne peut agir, et les lois du monde qu'il a établies, qu'il peut modifier, et dans lesquelles il peut intervenir. Dieu ne peut donc, d'après sa nature propre, faire quelque chose d'injuste, comme semble le soupçonner Celse, car, « comme les choses qui sont naturellement douces ne sauraient produire l'amertume, par cela même qu'elles ont naturellement de la douceur, ni ce qui est lumineux ne saurait produire les ténèbres, possédant naturellement la lumière, de même Dieu ne saurait rien faire d'injuste parce que ce serait un pouvoir contraire à sa divinité et à sa toute-puissance (1). »

Il est à regretter qu'Origène n'ait pas plus appuyé qu'il ne l'a fait sur la nature morale de Dieu. C'est conformément à celle-là que Dieu agit, et, pour qu'elle ne devienne pas une limite à sa toute-puissance, il aurait dû ajouter que cette nature morale c'était lui qui se l'était donnée.

Quoi qu'il en soit, la toute-puissance de Dieu était

(1) *Contra Cels.*, lib. III, 70.

établie dans ses vrais rapports avec sa nature. Or cela était nécessaire, car les païens la niaient en principe par le polythéisme, leurs dieux se limitant les uns les autres, et aussi par la dualité de leurs principes : Dieu et la matière.

Origène donc, à la place de cette série de démiurges ou d'intermédiaires qui comblaient l'abîme entre le monde spirituel et le monde matériel, en leur servant de trait-d'union, affirme un seul Dieu créateur. Il brise en même temps le dualisme de Dieu et de la matière. Quant à la création, il admet qu'elle est éternelle, Dieu ne pouvant rester inactif. Origène ici n'a pas compris que le véritable Dieu vivant se trouve dans le Dieu trinitaire. Pour le récit de la création, il prend celui de la Genèse qu'il oppose à celui d'Homère et d'Hérodote comme plus rationnel, mais il n'y voit qu'une allégorie (1).

Le but de la création pour les chrétiens, comme pour les juifs, c'était l'homme. Celse trouve dans ce fait une prétention orgueilleuse. Il rabaisse l'homme au niveau, disons mieux, au-dessous de la brute (2).

Il montre d'abord la faiblesse de l'homme par rapport à beaucoup d'animaux, la peine qu'il doit prendre pour se vêtir et se nourrir, les dangers qu'il court vis-à-vis de certains animaux eux-mêmes, soit qu'il les rencontre dans les forêts ou qu'il leur fasse la chasse.

Bien plus, s'il leur est inférieur en forces, il ne leur est pas supérieur par l'intelligence. Ici il décrit avec une exactitude et une profusion de détails les mœurs singulières des abeilles et des fourmis. Elles ont les unes leur roi,

(1) *Contra Cels.*, IV, 36, *ss.* — (2) Id., IV, 73 à la fin.

les autres leur reine. Elles possèdent des villes, des faubourgs, des lois, des magistrats, des commandants. Les abeilles livrent des batailles. Elles exercent la justice, punissant ou châtiant les paresseuses et les lâches, chassant et maltraitant les frêlons. Quant aux fourmis, elles sont souvent plus prévoyantes que l'homme, tout au moins aussi charitables que lui, car elles soulagent leurs compagnes lorsqu'elles portent un trop lourd fardeau. Enfin elles ont autant de piété que nous, elles ensevelissent leurs morts et les enterrent dans des endroits qu'elles préparent à cet effet. Elles ont donc la raison à tous ses degrés, conclut Celse. Il va même jusqu'à prétendre qu'elles ont naturellement l'idée de certaines vérités universelles, l'usage de la voix et la connaissance des choses fortuites qu'elles peuvent exprimer (1). Quelques animaux connaissent la magie : voyez les oiseaux. D'autres, comme les éléphants, sont plus religieux que les hommes.

Ainsi Celse confond chez tous ces animaux l'instinct avec la raison. Quelques-uns, il est vrai, ont un instinct si délié, si fin qu'il devient presque de l'intelligence ; eh bien ! dit Origène, admettons que ce soit véritablement l'intelligence qui les guide, cela prouvera que l'intelligence divine, la raison supérieure se trouve répandue sur toutes les œuvres de Dieu. Mais avec quel éclat ne brille-t-elle pas dans l'homme fait à son image ! Le christianisme met l'homme à la place qui lui appartient. Il l'abaisse en lui montrant ce qu'il est, mais pour le relever ensuite en lui rappelant son origine.

(1) *Contra Cels.*, lib. IV, 89.

Ce qui le distingue et le distinguera toujours des animaux, c'est sa nature morale et religieuse.

Quant aux maux qui nous entourent, Origène en fait remonter la source à notre détermination première. De même qu'il a admis la liberté en Dieu, il admet la liberté en l'homme. L'origine des maux ne sera donc pas pour lui, comme pour Celse, comme pour la philosophie et les religions d'alors, dans la matière, mais dans une détermination mauvaise de la volonté de l'homme. Aussi le mal sera-t-il toujours le mal pour Origène, tandis que pour Celse, considéré dans l'ensemble des choses, il deviendra un bien (1).

Ces deux théories de l'éternité de la matière et de l'inhérence du mal à la matière sauvegardaient Dieu à qui l'on ne pouvait ainsi attribuer le mal. Aussi le christianisme renversant l'une et l'autre de ces théories, on ne doit pas s'étonner que Celse en ait conclu que les chrétiens attribuaient le mal à Dieu.

Origène se demande comment, si cette accusation était fondée, subsisterait la doctrine du jugement; puis, prenant l'Ecriture, il démontre que nulle part Dieu n'est soupçonné comme auteur du mal. Il admet pourtant qu'il soit l'auteur de certains maux qui ont pour but de corriger et de redresser les hommes qui s'égarent (2).

Bien plus, non-seulement Dieu n'est pas l'auteur du mal, mais le mal est en dehors de son domaine. De là vient que nous ne devons pas adorer les démons, comme le veut Celse, car ils sont loin de Dieu et ne peuvent être ses organes, même inconscients.

(1) *Contra Cels.*, lib. IV, 70. — (2) Id., VI, 53, *ss.*

Le récit de la chute dans la Genèse est pour Origène comme celui de la création une allégorie (1).

La chute étant une direction mauvaise donnée à la volonté, en même temps qu'une révolte contre Dieu, il est besoin et d'une expiation pour celle-ci et d'un redressement pour celle-là : ces éléments sont contenus dans la rédemption. Mais, suivant qu'on admet de telle ou telle manière la chute ou bien qu'on la nie, on nie ou l'on comprend différemment la rédemption. Or, puisque pour Celse le mal n'est pas mal, il ne peut comprendre l'œuvre rédemptrice. Aussi reconnaissant des désordres sur cette terre, il se demande : qu'est-il besoin qu'un Dieu ou qu'un Fils de Dieu descende lui-même pour y remédier ? Ne pouvait-il pas sauver le monde du haut du ciel par sa toute-puissance ?

Mais alors, objecte Origène, où sera la liberté ? Or Dieu respecte la liberté de l'homme et ne le convertit pas magiquement. Il agit en lui par la persuasion.

A cette première objection contre la légitimité du fait de la Rédemption, Celse en ajoute une seconde. Il s'étonne que Dieu ait attendu si longtemps pour sauver l'humanité.

De tout temps, répond Origène, Dieu a préparé le salut. S'il a choisi un moment plutôt qu'un autre pour sa réalisation, c'est son secret, il faudrait connaître tout le plan de Dieu pour se prononcer.

L'incarnation (2) soulevait en général les plaisanteries des philosophes de cette époque, de Porphyre et autres. Celse attaque violemment cette doctrine. Il ne peut

(1) *Contra Cels.*, IV, 39. — (2) Id., VI, 73.

comprendre que Dieu s'incarne sans perdre ses attributs et sans devenir le contraire de ce qu'il était. Donc, impossibilité morale et métaphysique pour Dieu de s'incarner. Origène a eu le mérite d'esquisser le premier une théorie de l'incarnation. Jusqu'à lui on s'était contenté d'affirmer Jésus Fils de Dieu et Fils de l'homme. Origène part de ce principe qu'il est impossible à la nature de Dieu qui est immuable, de s'immiscer dans un corps sans médiateur. Ce médiateur ce sera l'âme humaine. De tout temps le Logos devait s'unir à une âme d'homme, mais une seule a rempli les conditions de cette union, et c'est l'âme de Jésus. Il attribue toutes les souffrances, les fatigues et les angoisses de Jésus à son âme. Toutefois il admet l'union absolue du Logos avec cette âme de Jésus et c'est par suite de cette union que Jésus pouvait transformer son corps à sa volonté.

Origène appuie fortement aussi sur l'universalité de la grâce. Jésus est venu pour tous les hommes : à eux de se décider pour ou contre lui.

Celse raille et la résurrection et le jugement dernier. Il se sert même de comparaisons et d'expressions plus que vulgaires quand il en parle. Il admet cependant l'immortalité de l'âme (1). Il en veut surtout à la résurrection de la chair qu'Origène trouve préférable comme doctrine à celle, plus irrationnelle, des stoïciens et des platoniciens. Pour la doctrine des peines éternelles que Celse trouve chez les païens comme chez les chrétiens, Origène demande qu'on juge ces doctrines

(1) *Καὶ ψυχῆς μὲν αἰώνιον βιοτην δύναιτ' ἂν παρασχεῖν* (*Contra Cels.*, V, 14).

à leurs fruits. Quelle est celle qui est assez salutaire pour changer la conduite de ses adeptes ?

Il nous reste à dire quelques mots sur le rôle que le miracle et la prophétie jouaient dans le système apologétique d'Origène. Nous avons à dessein laissé de côté ces deux preuves positives du christianisme qu'Origène fait valoir auprès des juifs et auprès des païens.

Le miracle était admis des uns et des autres ; les juifs racontaient les merveilles que Jéhovah avait faites par leurs prophètes ; les païens augmentaient chaque jour le nombre de leurs prodiges. Quant aux chrétiens, ils citaient, à l'appui de leur doctrine, les miracles du Maître et de ses disciples. Il leur eût été bien difficile, en effet, de les laisser dans l'ombre, car la doctrine et le surnaturel dans le christianisme se touchent presque jusqu'à se confondre. Il fallait donc savoir quels étaient les véritables miracles : ainsi se posait la question à cette époque.

Cette question était d'autant plus à l'ordre du jour qu'on croyait que les démons, comme les anges, Satan comme Dieu, avaient ce même pouvoir surnaturel. Aussi Origène, qui admet la puissance des uns et des autres, fait-il remarquer que le miracle en soi peut aussi bien accompagner une fausse et détestable doctrine que la doctrine divine, l'erreur comme la vérité. Il s'agit donc de trouver un critère qui permette de juger ces miracles et de savoir s'ils sont de Dieu ou de Satan. Origène en indique deux : on doit se demander d'abord la valeur morale de celui qui a fait le miracle, puis le but de ce miracle.

Plus l'auteur du miracle prouvera par sa vie et par

ses paroles qu'il touche à la perfection morale, plus ses miracles seront divins. Or quelle vie fut plus sainte et plus parfaite que celle de Jésus ? Mais il y a plus; si le miracle lui-même est fait sans but marqué ou dans un but mauvais, il ne peut être d'origine divine. Or, prenez chaque miracle de Jésus ou de ses disciples et vous verrez que toujours il en est résulté quelque bien pour l'humanité. On ne peut en dire autant des prodiges du paganisme. Quel bien, par exemple, n'est-il pas résulté pour le monde de la résurrection de Jésus-Christ. Tous les jours on en voit et on en goûte les fruits, tandis qu'on chercherait en vain ce que l'humanité a retiré de profit, soit de la résurrection prétendue d'un Aristée, soit du miracle d'un Cléomède. Ainsi les miracles de la religion chrétienne prouvent sa divinité, et deviennent ainsi un argument apologétique.

La prophétie était admise, comme le miracle, par les païens, les juifs et les chrétiens. Comme les juifs, les chrétiens reconnaissaient la divinité des prophéties de l'Ancien-Testament, mais ils les expliquaient différemment. De plus, les prophéties de Jésus étaient attaquées par les juifs et les païens. Ceux-ci, du reste, n'admettaient pas plus ces dernières que celles des juifs. Ici encore Origène va se livrer à une comparaison et donner des critères pour reconnaître les vraies prophéties et les distinguer des fausses.

Il réclamera encore pour les prophètes le même caractère moral que pour les auteurs des miracles. Comment croire aux oracles de cette pythie de Delphes dont l'immoralité était flagrante, ou des devins en général qui se livraient à des excitations honteuses pour prophétiser. Par contraste, quelle beauté, quelle grandeur de

caractère chez nos prophètes. Ils furent les modèles du peuple à qui ils prêchaient par leurs paroles et par leur vie. Ils réprimandaient leur peuple et leurs rois, jusqu'à exposer leur vie. « Pour ce qui est des prophéties d'entre les juifs, dit-il à ce sujet, les uns étaient déjà des hommes sages avant d'avoir reçu l'inspiration divine et le don de prophétie, les autres sont devenus sages grâce à la prophétie et à l'inspiration elle-même, qui leur a éclairé l'esprit. Ils ont été choisis par la Providence pour être les dépositaires de l'esprit divin et de ses saints oracles, à cause de leur manière de vivre et de parler libre et noble, de leur fermeté inimitable, et de leur intrépidité dans les plus grands périls et dans la mort même (1). »

Une différence encore entre les devins païens et les prophètes se remarque dans la manière dont se manifeste chez les uns et les autres l'inspiration. Les premiers perdent complètement conscience ; leur personnalité est anéantie. Les seconds prophétisent avec calme et dignité.

Quant aux résultats des oracles et des prophéties, combien de fois les oracles de vos devins ont-ils été faux, tandis que nous voyons tous les jours la réalisation éclatante de nos prophéties. Plusieurs prédictions de Jésus sont déjà accomplies, soit la ruine de Jérusalem, soit la destruction du temple ou sa propre résurrection.

Donc, en tant que le christianisme est la réalisation des prophéties de l'Ancien-Testament, et que ces prophéties elles-mêmes ont tous les caractères divins

(1) *Contra Cels.*, lib. VII, 7.

qu'on doit exiger d'elles, le judaïsme d'une part et le christianisme de l'autre sont deux religions d'origine divine.

Les progrès éclatants et visibles de la religion chrétienne, tout en étant une preuve de la promesse de notre Maître, n'en témoignent pas moins la divinité de sa doctrine. Il y a plus encore, celle-ci ne se contente pas seulement de proclamer des maximes, dont Celse est obligé de reconnaître la beauté et la grandeur, mais elle les fait passer dans les cœurs et dans les vies. Elle régénère parfois les plus endurcis dans le vice, et éclaire ceux qui sont le plus enfoncés dans l'erreur. Enfin elle donne un courage nouveau, marquant, depuis sa naissance, une période de sacrifices, dont l'héroïsme des apôtres a commencé la chaîne, et qui va se perpétuant dans les rangs des chrétiens. Certes une doctrine, qui donne déjà à sa naissance de si beaux résultats, a bien le droit de prétendre à une descendance divine : Jugeons l'arbre à son fruit !

CHAPITRE III.

Appréciation de l'apologétique d'Origène. Conclusion.

Pour apprécier consciencieusement l'apologétique d'Origène, il faut se reporter au troisième siècle qui la vit naître. Il ne serait pas juste, en effet, de reprocher à notre auteur d'avoir passé sous silence des questions que l'apologétique de nos jours doit nécessairement aborder. La distinction entre la religion et les religions,

la religion naturelle et la révélation, la possibilité du surnaturel et sa nature : voilà autant de questions qui alors n'étaient pas même soulevées. Le champ de l'apologétique à cette époque était plus restreint et plus facile. Défendre les chrétiens et le christianisme d'accusations fausses autant que perfides, montrer que le judaïsme prépare le christianisme sans être le christianisme, puis établir la supériorité de celui-ci comme religion sur toutes les autres religions et même sur les philosophies : telle était la tâche des apologistes.

Ces remarques que nous venons de faire, nous ne les oublierons pas dans le jugement que nous porterons sur le livre d'Origène, soit que nous envisagions le terrain que l'auteur a choisi, soit que nous examinions la méthode qu'il a employée.

Le premier reproche, et peut-être le plus grave que nous adresserons à Origène, c'est celui d'avoir suivi Celse sur son propre terrain pour le réfuter, alors même que cette voie était fausse et entraînait des conséquences fâcheuses. Certes, si l'on peut battre son adversaire en se plaçant à son point de vue, rien de mieux ; mais lorsque ce point de vue est contestable, lorsque la base des raisonnements est mauvaise, le point de départ faux, la première chose à faire c'est de contester ces fondements sur lesquels tout repose, et de les refuser pour soi-même, sans quoi l'on risque souvent de faire des concessions graves et de compromettre ses propres résultats.

Or ce qui ressort de notre exposition des attaques de Celse contre la religion chrétienne, c'est qu'il considère le christianisme avant tout comme une doctrine, aussi le cite-t-il au tribunal de la raison. Tout ce qui ne cadre

pas avec ses idées est pour lui erroné. Il n'a compris ni la vocation de l'homme, ni son état actuel. Il le ravale au-dessous de la brute, parce qu'il se présente à lui parfois au-dessous d'elle. Cet état dans lequel il le voit, état de misère, de maladie, de faiblesse et de péché lui fait croire que c'est là son état normal. Il ne sait pas reconnaître dans l'homme intérieur ce cri de l'âme qui soupire après la perfection, et, s'il reconnaît à cette âme une aspiration au bonheur, il semble étouffer la voix de l'expérience qui lui crie de tous les bouts de l'univers, comme de son propre être : « le bonheur n'est pas de ce monde. » En véritable épicurien, il le cherche dans la satisfaction des sens et l'oubli des maux. Il ne voit pas en l'âme humaine le souvenir de sa descendance divine. Bien plus, le mal n'existe pas pour lui, il ne constate partout que des maux. Ce postulat du christianisme lui échappe. Si l'homme est dans un état naturel et normal, s'il ne peut aspirer qu'à la terre, à quoi bon lui offrir d'autres horizons, une vie meilleure, une patrie au-delà de ce monde (1) ? Constater les besoins de l'âme humaine, car on ne peut nier qu'elle n'en possède, telle est la première chose, semble-t-il, qu'il devait faire, et il ne la fait point. Comment pouvait-il admettre ce qui prétend répondre à ces besoins et les satisfaire ?

Aussi ne pouvant envisager le christianisme à ce point de vue, c'est-à-dire comme répondant aux besoins

(1) Nous devons dire que Celse, tel qu'il se montre à nous par l'intermédiaire d'Origène, est loin d'être toujours logique avec lui-même. Aussi avons-nous constaté qu'il admettait l'immortalité de l'âme, quoique cette croyance soit en contradiction avec ses principes épicuriens.

de l'âme humaine, il le prend et le juge comme s'il se donnait pour une philosophie, une production de l'esprit humain, une doctrine.

Origène, dans sa réponse, a le tort de se placer sur ce terrain. Sa tendance est presque aussi intellectualiste que celle de son adversaire. Pourtant, ce qui l'empêche de tomber dans de trop graves excès c'est sa vie religieuse. Il ne croit pas seulement au christianisme, il en vit, ou, disons mieux, il y croit parce qu'il en vit.

Néanmoins, soit que son esprit ou ses goûts l'y portassent, soit qu'il ait cru gagner plus facilement ses adversaires en admettant leur point de vue, il s'efforça avant tout de légitimer le christianisme devant la raison. Il accepta le christianisme comme doctrine et démontra sa supériorité sur toutes les philosophies et sur toutes les religions. De là aussi sa tendance allégorique dans l'interprétation des textes sacrés. Tous les faits de l'Ancien et même du Nouveau-Testament qui ne cadraient pas avec l'idée qu'il se faisait de Dieu, de l'homme et des rapports de l'un avec l'autre, il les expliquait allégoriquement. Nous avons déjà fait remarquer que cette méthode est aussi facile que superficielle, qu'elle évite les difficultés sans les résoudre. Nous ajouterons qu'elle est redoutable et qu'elle peut renverser le christianisme aussi bien que le légitimer. Avec cette *allégorisation* sans fin, on peut trouver tout ce qu'on a dans la pensée et battre en brèche le christianisme historique. Le principe de l'éxégèse d'Origène ne peut donc se défendre, et nous ne devons ni le suivre, ni l'imiter (1).

(1) Voyez comme exemples de cette méthode allégorique : *Contra Cels.*, lib. II, 69 et lib. IV, 44, etc.

Sa théorie des deux natures en Jésus-Christ et même celle de l'incarnation, ne vont rien moins aussi qu'à compromettre la doctrine de la rédemption. Si en Jésus nous avons et le Verbe et l'âme humaine, il arrivera, ou que cette âme d'homme sera comme toute âme d'homme, c'est-à-dire sujette au péché, — ou bien qu'elle commencera une branche nouvelle, créée directement par Dieu, et alors, à quoi bon l'incarnation du Fils de Dieu, la venue du Verbe sur la terre? D'ailleurs on ne comprend pas comment il peut y avoir union complète entre le Verbe et l'âme humaine, comme le veut Origène, sans que ce qui atteint celle-ci ne touche à celui-là, à moins toutefois d'admettre une juxtaposition et non une identification du Verbe avec l'âme humaine; nous demanderions alors quels rapports il pourrait y avoir entre les souffrances de Jésus et l'humanité, puisque le Verbe n'en ressentirait aucune. De tous côtés donc nous arrivons à menacer la doctrine de la rédemption et à nier soit sa raison d'être, soit son efficace.

Nous retrouvons enfin, dans le choix et l'emploi qu'Origène fait de la preuve interne et de la preuve externe, cette même tendance intellectualiste, quoiqu'elle soit moins prononcée chez lui que chez certains Pères de l'Eglise à cette époque.

A ces graves inexactitudes nous devons ajouter la constatation de quelques lacunes. Certes, nous ne pensons pas demander ici à Origène une apologétique complète et systématique, car il nous a averti lui-même que, malgré ses intentions, il n'a pu trouver le temps de refondre son livre pour y mettre plus d'ordre et de systématisation; nous regrettons seulement qu'il n'ait pu réaliser ses intentions, et nous constatons, sans nous

y appesantir, dans ce désir d'Origène, le sentiment qu'il avait lui-même de cette lacune et de ce défaut de son livre. Mais, sans parler des questions qu'il aurait pu aborder et dont il ne parle point, nous lui reprocherons, soit dans la question du péché et de la rédemption, soit dans celle des deux natures en Dieu de n'avoir pas appuyé d'une manière plus forte sur la liberté et sur la nature morale de Dieu. Dans notre exposition nous en avons déjà fait la remarque en passant ; il nous suffit d'y renvoyer le lecteur (1).

Qu'il nous soit permis d'ajouter, cependant, qu'Origène aurait trouvé là une explication beaucoup plus forte et beaucoup plus complète du mal et des maux. Au lieu de cela, nous trouvons chez Origène, comme du reste chez tous les Pères de l'Eglise en général, une confusion complète entre le mal, principe de tous les maux, et les maux eux-mêmes qui ne sont que la manifestation, les conséquences du péché.

Quoi qu'il en soit, de toutes les apologies des premiers siècles, celle d'Origène n'en reste pas moins la plus complète, la plus savante et la plus forte. Encore aujourd'hui les chrétiens peuvent y puiser des arguments contre les adversaires du christianisme.

Nous nous sommes efforcés dans notre exposition, soit de l'attaque, soit de la défense, de la présenter de façon qu'on remarquât les ressemblances et les analogies des objections et des réponses d'autrefois avec celles d'aujourd'hui (2). Si nous ne parlons que de ressemblances et

(1) Voir pag. 36.

(2) Il serait intéressant et même utile de montrer d'une manière plus directe que nous n'avons pu le faire dans ce travail, quelles sont les objections de Celse qu'on retrouve dans les attaques de nos jours

d'analogies et non d'identité, ce n'est pas que nous croyions à des attaques nouvelles, c'est plutôt parce que nous reconnaissons que dans l'apologétique il y a nécessairement tout un côté qui a vieilli et que les temps ont emporté, et qu'il y a deux choses qui n'ont pu varier et qui sont restées immuables : le cœur humain et les faits chrétiens. C'est sur ce terrain que les deux apologétiques se rencontrent.

L'éloge que nous adressons à Origène ne pourrait s'étendre à tous les apologistes des premiers siècles. Origène a dépassé, par la portée de ses vues et par les hardiesses de sa pensée, tous ses prédécesseurs, et a devancé quelquefois son siècle jusqu'à donner la main au nôtre. Il a su éviter bien des écueils dans lesquels sont tombés les Pères apologistes. Ainsi il ne se jette pas, comme Tertullien et autres, dans une réaction complète et violente contre la philosophie. Il admet et salue avec enthousiasme, dans les philosophies et dans tout cet amas de superstitions religieuses des mythologies païennes, l'élément divin qui se conserve, à l'insu des hommes, et qui prépare l'aurore à laquelle succédera le beau jour du christianisme. Aussi, loin de rejetter la philosophie, il s'efforcera d'y découvrir tous les symboles, tous les avant-coureurs du christianisme, et avouera sans peine que Dieu lui-même lui a fait part de ces connaissances précieuses (1). Il ne cherchera pas, comme Celse, à rabaisser la doctrine de ses adversaires pour élever

contre le christianisme, et de confronter les arguments que les chrétiens d'aujourd'hui leur opposent avec ceux d'Origène. On y trouverait, croyons-nous, peu de différences.

(1) *Contra Cels.*, lib. VI, 3.

d'autant plus celle du christianisme. Il les reconnaîtra toutes deux ; il signalera leurs beautés, leur grandeur, mais il montrera aussi les lacunes, les erreurs, le peu d'influence morale de l'une et la supériorité indiscutable de l'autre.

Un des grands mérites d'Origène, c'est d'avoir usé avec un talent incontestable de la preuve interne et de la preuve externe, et d'avoir établi leurs véritables rapports. Il est difficile de dire à laquelle des deux il donne la préférence, car il les emploie tour à tour dans chaque discussion. Disons seulement qu'on aurait tort de croire qu'il se soit servi de la preuve interne aux dépens de l'autre.

Nous avons déjà fait remarquer avec quel soin, quelles minuties même, il s'attache à réfuter les moindres objections, et, s'il vient à faire appel au sentiment, à la conscience, ce n'est qu'en dernier lieu, après avoir épuisé tous les arguments que l'exégèse et la critique lui fournissent. Montrer la grandeur morale des doctrines chrétiennes, leur force et leur puissance régénératrices, appuyer leur base sur les aspirations du passé et sur les conquêtes du présent, les légitimer devant la raison et la conscience humaines, établir leur supériorité sur toutes les doctrines antérieures, philosophiques ou religieuses, Origène a fait tout cela. S'il s'est égaré parfois dans des détails, il n'en a pas moins suivi une route sûre et efficace. Par sa méthode, malgré les imperfections que nous avons signalées, par ses idées, dont quelques-unes étaient erronées, mais dont le fonds était véritablement chrétien, par le souffle ardent de son amour pour Jésus-Christ et de sa vie en Dieu, il a conquis contre le paganisme et, disons plus, contre

plusieurs objections que l'anti-chistianisme a soulevées de tout temps contre notre Sauveur et sa doctrine, une victoire qu'on ne peut lui disputer.

Devant un esprit si distingué, devant des vues aussi larges et aussi profondes pour l'époque où il vécut, devant un amour si ardent pour la vérité, pour Dieu, pour Jésus-Christ, enfin devant une vie si sainte, si conforme aux doctrines qu'il prêche et aux principes qu'il proclame, on est saisi d'admiration et de respect. Qu'on soit au nombre de ses partisans ou de ses adversaires, qu'on partage ou non ses idées, on ne peut que l'estimer et désavouer avec indignation toutes les calomnies, de quelque part qu'elles viennent, par lesquelles on a cherché à ternir sa mémoire. Et si l'étonnement est permis, ce n'est pas certes en présence de l'admiration des hommes sincères et impartiaux de tous les siècles, mais plutôt en présence de ces théologiens ou de ces conciles qui ont pu le méconnaître jusqu'à le condamner à diverses reprises comme hérétique.

Mais ce qui frappe surtout à la lecture de son traité, c'est la charité dont il est empreint à toutes ses pages. A une attaque violente, haineuse et perfide où des accusations monstrueuses se mêlent à des injures grossières, Origène répond avec amour, soucieux du salut de ses ennemis eux-mêmes. Il est même touchant de voir avec quel accent ému il conjure les juifs et les païens d'embrasser le christianisme qui seul peut les sauver. Il a dit quelque part : « *Caritas est passio.* » Nous répéterons après M. de Pressensé que cette parole le peint tout entier.

Nous voici arrivés à la fin de notre travail, et per-

sonne plus que nous n'en reconnaît toutes les faiblesses et les lacunes. Notre but était de faire connaître les arguments apologétiques de ce grand docteur du troisième siècle ; le lecteur jugera si nous y sommes parvenus. En outre, si par les quelques idées d'Origène que nous avons développées et l'exposition de ses arguments, nous avions pu faire entrevoir quelque peu des richesses que renferme ce champ encore peu exploré, nous n'en demanderions pas davantage. Seul de tous les livres d'Origène, en effet, celui « contre Celse » est le moins connu. Tandis qu'on se bat à propos de ses autres ouvrages, on ne songe pas à profiter de toutes les ressources qu'offre celui-ci.

Nous croyons du reste qu'il y aurait tout à gagner à revenir à l'étude plus approfondie des Pères de l'Eglise en général. On serait étonné de trouver chez eux une mine aussi variée qu'inépuisable d'idées et d'arguments. Bien des théories et des attaques, qui nous paraissent peut-être nouvelles, doivent leur origine à cette époque féconde des premiers siècles de l'Eglise chrétienne. Il y aurait donc un intérêt religieux et scientifique à les mieux connaître.

Pour nous, nous ne regrettons pas d'avoir pu contempler quelques instants une vie aussi sainte, une foi aussi large et aussi ardente que celle d'Origène, et n'eussions-nous retiré de cette étude que l'impression qu'on ressent au contact de tout homme de Dieu et de tout véritable serviteur de Jésus-Christ, que nous bénirions encore Dieu de ce résultat.

THÈSES.

I.

L'apologétique doit commencer par la preuve interne.

II.

Il ne peut pas y avoir de religion sans révélation.

III.

Toute la révélation se trouve dans la Bible, mais toute la Bible n'est pas la révélation.

IV.

Celui qui a fait l'expérience du salut peut seul posséder la clef de l'interprétation biblique.

V.

Sans confession de foi il n'y a pas d'Eglise possible.

VI.

L'édification, dans le culte réformé, dépend d'une manière trop directe et trop exclusive du pasteur ; il

serait urgent de déplacer son centre en faisant moindre la place de la prédication et plus importante celle qu'on réserve à la lecture de la Bible, à la liturgie et au chant.

Le Président de la soutenance,
JEAN MONOD.
Montauban, le 2 mai 1872.

Vu par le doyen :
SARDINOUX.

Vu et permis d'imprimer :
Pour le Recteur empêché :
L'Inspecteur délégué,
VIDAL LABLACHE.

PHOTOMOUNT
PAMPHLET BINDER
Manufactured by
GAYLORD BROS. Inc.
Syracuse, N. Y.
Stockton, Calif.

UNIVERSITY OF CHICAGO
21 207 985

BR
65
.C7C768
R3
Div

1679320

RAYROUX
Essai sur l'apologé-
tique d'origène. . .

Oct 19 '60 Clark M. Williamson Oct 20 60

BR
65
.C7C768 R3

1679320
SWIFT HALL LIBRARY

UNIVERSITY OF CHICAGO
21 207 985